

Augièras, le maître des Fougères de José Corréa

Dimanche 4 février. Je me rends de bonne heure à Bergerac pour trouver près des quais soleil et Solis. Il faut être initié pour comprendre. Place du Docteur André Cayla, devant l'étal du bouquiniste Solis, j'ai Cyrano à ma gauche, la rue des Fargues, à ma droite. Un étal justifié par les lieux ! Argent et froid aux bouts des doigts. On ne peut plus feuilleter. J'emporte *Vie de saint Delteil* d'André de Richaud, sur hollandaise et non coupé, *Vie de Grillon* de Charles Derennes. La surprise vient de ce petit ouvrage publié au Seuil en juin 1947 et consacré à la poésie de son directeur d'alors, Jean Cayrol. Exemplaire dédié et riche d'une lettre signée de l'auteur. Le premier poème de ce recueil, intitulé *Passe-Temps de l'homme et des oiseaux*, fut mis en musique par Henri Sauguet. *L'oiseau a vu tout cela*¹ reste une des pages majeures du compositeur.

Il faut regagner Montrem, puis Périgueux ou presque, pour rendre visite à José Corréa. Il vient de rédiger et de dessiner les dédicaces de trois exemplaires de son nouvel ouvrage dont il a non seulement réalisé les dessins originaux, mais écrit les textes ! Un de ces exemplaires est destiné à Bénédicte dont nous fêtons, autour d'une très joyeuse et conviviale table, vers midi, les dix-huit ans.

Ère des Verseau et jour même de l'anniversaire de José.

Il me montre ses derniers tableaux. Une liberté étourdissante où le dessinateur est absent. Voici le peintre. Matière sous divers aspects, projections, couleurs puissantes. Des résultats qui surprennent, mais enchantent. Éblouissant et « fortiche ». Le travail sur les grands formats demande, avec ces procédés, une véritable gymnastique. L'artiste se dit un peu rompu physiquement mais content. L'observateur en jubile intérieurement. Il attendait ce moment depuis longtemps. Nous y voici. Point que nous n'aimions pas le foudroyant dessinateur, mais peindre est un autre métier.

Je ne partirai pas, prestigieux cadeau du jour, sans une évocation de Michel Audiard et du *Van Gogh* d'Antonin Artaud. *Van Gogh le suicidé de la société* est, en effet, un texte puissant, explicite, pouvant parfois faire penser au destin de François Augièras : « C'est un homme qui a préféré devenir fou, dans le sens où socialement on l'entend, que de forfaire à une certaine idée supérieure de l'honneur humain... car un aliéné est aussi un homme que la société n'a pas voulu entendre et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités² ».

Lors d'une précédente visite, destinée plus particulièrement à Pablo, son grand fils, qui me remettait un Joseph Delteil vigoureusement broché, lumineusement poétique, j'avais eu la

¹ Henri Sauguet, *L'oiseau a vu tout cela* (Arion ARN 68071).

² Antonin Artaud, *Van Gogh le suicidé de la société* (texte écrit en 1947) (Paris : Quarto, Gallimard, 2004), p. 1441.

chance de voir les originaux, tous de noir et de blanc, de ce futur livre de José. J'en avais ressenti un choc, tant la cohérence de l'ensemble, faite de force et de densité, emportait l'adhésion.

Restaient à découvrir les lettres d'Augiéras et les textes de José.

Les Rolphies, dimanche 11 février 2007

Retrouvé hier, ce texte que je pensais perdu. Aussitôt je lui donne une suite.

Sur les quais de la Dordogne, de nouveau à Bergerac, ce dimanche lumineux, presque déjà frileux, du début septembre. Lumière et température sont précurseurs d'un automne s'instaurant depuis le printemps, l'été suivant son vilain exemple. Mornes et incessantes pluies. Nous n'avons eu aucune vraie saison en cette année de treize lunes.

Dans la boîte de pandore du sieur Solis, Agenais gourmand de soleil, je trouve *L'Enfant perdu*, poème que Tristan Derème dédiait à son frère, Clément Huc d'Arrac. Et en ce petit recueil fort nostalgique, lu ce vers qui relie le jour présent au 4 février. Je me trouvais, après ma visite à José, assis face à Régis à la table des amis Voise. Est advenue depuis l'amertume de ce 8 mai qui me fait dire, après Derème : « J'avais des compagnons ; ils dorment sous la terre ».

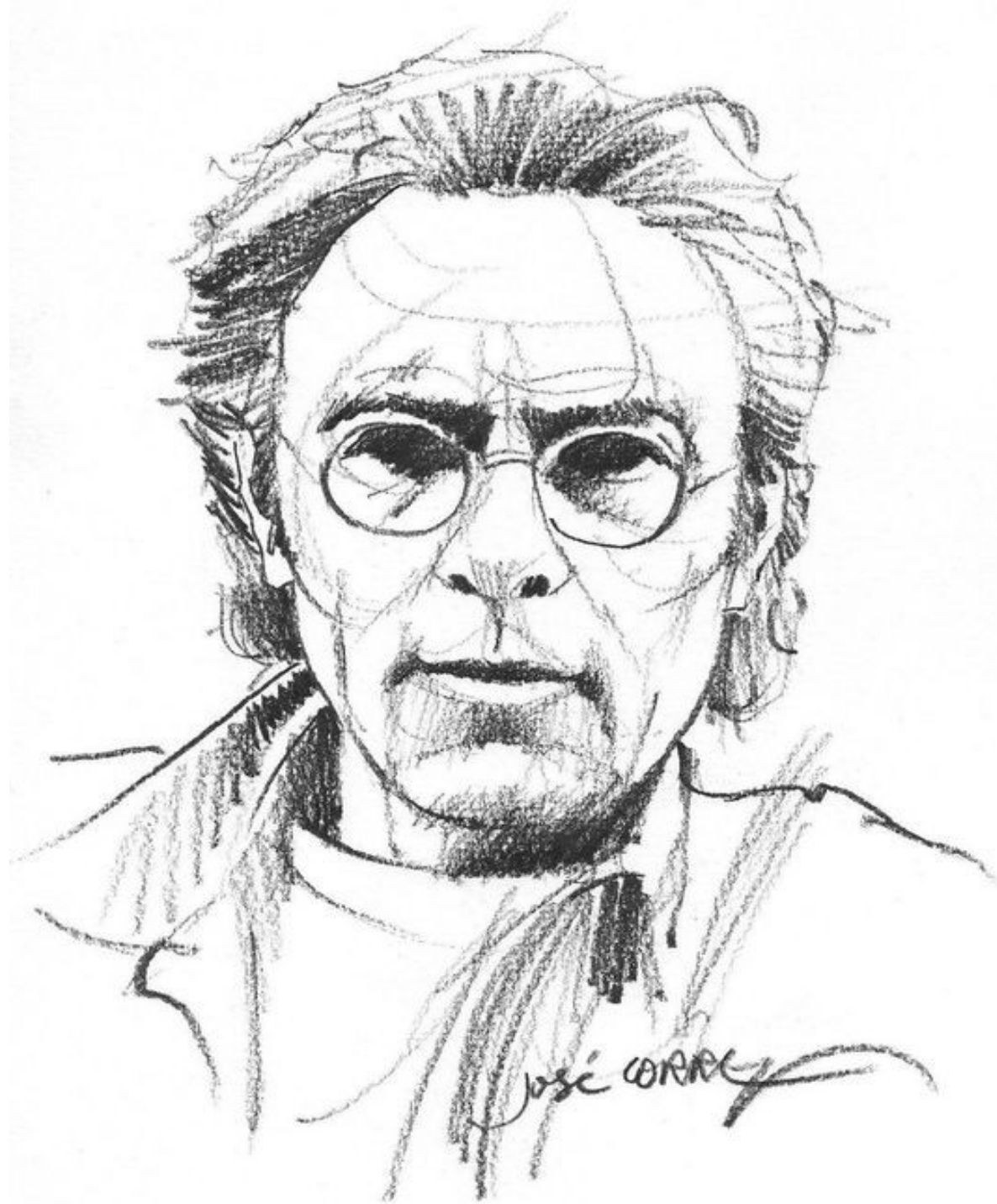
Déjà ancienne est ma rencontre avec José, d'un temps fané... Il est vrai que « notre enfance a fini de jouer ». Pas complètement cependant, si je repense à cette visite au Château d'Excideuil. Les toiles de Corréa étaient accrochées en ce village que les suites des inondations du printemps avaient rendu difficilement accessible, ce 14 juillet. Grand fut mon enthousiasme devant le spectacle que me livraient les murs des dépendances du château. Tâches de couleurs d'une évidente force, virile et tendre à la fois. Audace et liberté. Ni trame, ni dessin et pourtant un style qui se reconnaît immédiatement. J'admire le monde secret d'une âme délivrée du renoncement à être totalement soi-même par responsabilité familiale — vrai nature de père, l'artiste ! Il a fait le trajet à l'envers : totale maîtrise pour partir à la conquête de son âme. Si nous l'avons adopté comme périgourdin, je demeure certain qu'il n'a rien perdu de son tempérament portugais, fait de rage, de détermination et d'un inlassable courage. C'est ici que je me sens son frère. D'une vie précédente sans doute, je garde le goût du fado et d'Alfama. Il m'en reste aujourd'hui l'aridité et la ténacité, une infinie nostalgie. Qui ne sait ma tendresse pour Pessoa, autre frère d'âme ?

*... De cette intranquillité au fond de tous les calices,
De cette angoisse au fond de tous les plaisirs,
De cette satiété anticipée dès l'anse de chaque tasse³...*

Il y a de cette angoisse, de cette intranquillité poussée au tragique aussi chez Augiéras que rencontrait José, en 1968.

Les Rolphies, dimanche 2 septembre 2007

³ Fernando Pessoa, « Le Passage des heures », ode sensationniste extraite du recueil *Ode maritime et autres poèmes* (Paris : Orphée/La Différence, 1994).



José Corrêa, autoportrait

« Que le chemin est long pour trouver la PORTE » s'inscrit en dédicace de mon exemplaire du livre publié par La Lauze, *Augiéras, le maître des fougères*.

Oui, long, pénible, âpre... jusqu'à parfois vouloir fuir à toutes jambes. Parfois aussi à souhaiter arrêter le temps, ou à tenter d'effacer nos désillusions, nos peurs. Augiéras si robuste d'apparence, n'en exprime pas moins toute la fragilité de la destinée humaine.

Avec ce livre, José a réglé ses comptes avec François. Son propre chemin s'est ouvert et s'est éclairé avec Dany d'abord, puis leurs enfants Pablo et Léo, sa famille, ses amis. Ainsi il ne tarda point à s'échapper de l'univers clausttral de cet apprenti sorcier, de ce chasseur primitif, de ce prophète maudit⁴. José, de cette rencontre de jeunesse, conservera le rêve, l'émerveillement, le goût des couleurs. Mieux encore, il a fait de sa propre trajectoire, l'inlassable marche d'un pèlerin — l'enfant en soi — vers son soleil intérieur. Pour le reste, je l'atteste, s'il attend l'autre, il l'accueille et partage toujours avec lui généreusement, son art, ses découvertes ; de l'amitié et de l'imaginaire. Si vous voulez du rêve plein la tête allez donc lui rendre visite. Pour tout un mois vous aurez fait provision de magie, d'inspiration, de poésie ! N'est-ce point cela un artiste ? Les partages d'Augiéras étaient plus rudes, plus frustes, mais dérivait aussi sur cet « ailleurs », ce pays de tous les voyages cher à José qui nous le raconte : « À sa table, il semblait nimbé d'un silence protecteur. Et je suis allé à lui. Et tout de suite, il a partagé avec moi son silence et son tabac... il ressemblait à ces types qui débarquaient au port. Chez moi, au Maroc. Venus de pays lointains. Race indéfinissable. Mi-prince, mi-clochard. Conteurs merveilleux⁵ ».

Cet ouvrage est l'hommage d'un maître à un autre maître : ils sont deux artisans, deux magiciens de l'autre monde. Du seul monde qui autorise la vie, le monde des poètes.

De la conversation que j'ai eue aujourd'hui avec l'artiste, je vous fais don, comme s'il le faisait lui-même, de ce qu'il me confiait : « Le savoir, c'est fait pour être transmis », « Les adultes n'ont aucune imagination. Aucun sens créatif. Les vrais créateurs sont et demeurent des enfants ».

Les Rolphies, 5 novembre 2007

⁴ « Pas de spectateurs à ses rituels barbares et solitaires. Psalmodies rauques et musique d'un autre temps... Nul n'a jamais, je dis bien jamais, assisté à ses fêtes étranges. Messes païennes... », José Corrêa, *Augiéras, le maître des fougères* (Périgueux : La Lauze, 2007), p. 33.

⁵ *Ibid.*, p. 31.